

# Ces Français, mécènes de la cité des doges

Entre le VII<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècle, les maîtres de la République avaient contribué à donner à la cité son statut de grande ville d'art. Au XX<sup>e</sup> siècle, le milliardaire François Pinault et certains de ses compatriotes perpétuent cette tradition.

TEXTE DE CHRISTIANE RANCE

**Q**uoi de neuf à Venise ? Des Français. Alors que ses habitants s'évaporent (il en reste tout de même soixante mille), ils investissent avec ferveur dans la ville aux vingt et un millions de touristes par an. Pourquoi cet enthousiasme ? Les Français aiment Venise. Et depuis longtemps. Napoléon, très décrié par ailleurs pour avoir mis fin à la République, a embelli la ville. Il y a créé des Archives et des jardins, et a tracé le premier plan d'urbanisme. Mais, insigne privilège, il a surtout reconstruit une aile de la place Saint-Marc, pour y abriter le palais royal, devenu aujourd'hui le musée Correr.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, Venise était une destination incontournable pour les peintres, architectes et musiciens français. Mais c'est en 1966 que la présence tricolore s'est illustrée pleinement, lorsque Gaston Palewski a créé le Comité français pour la sauvegarde de Venise (CFSV) afin de sauver du désastre des inondations la basilique de La Salute et restaurer le casino Venier.

« Depuis, nous maintenons la ferveur », explique Jérôme Zieseniss, qui a repris la présidence du CFSV en 1999. Exemple récent : le Comité a rendu aux Vénitiens comme au public international le palais Correr, en face de la basilique Saint-Marc. Sa restauration et celle des chevaux de Saint-Marc ont englouti trois millions d'euros. Deux millions sont encore nécessaires. Pour financer ce chantier, Zieseniss a rallié à son projet des entrepreneurs français et de grandes fondations internationales, telles celles de Florence Gould, LVMH, World Monuments Fund, etc. Parmi ces donateurs, Chantal ▶

## Elle est l'ambassadrice du verre de Murano

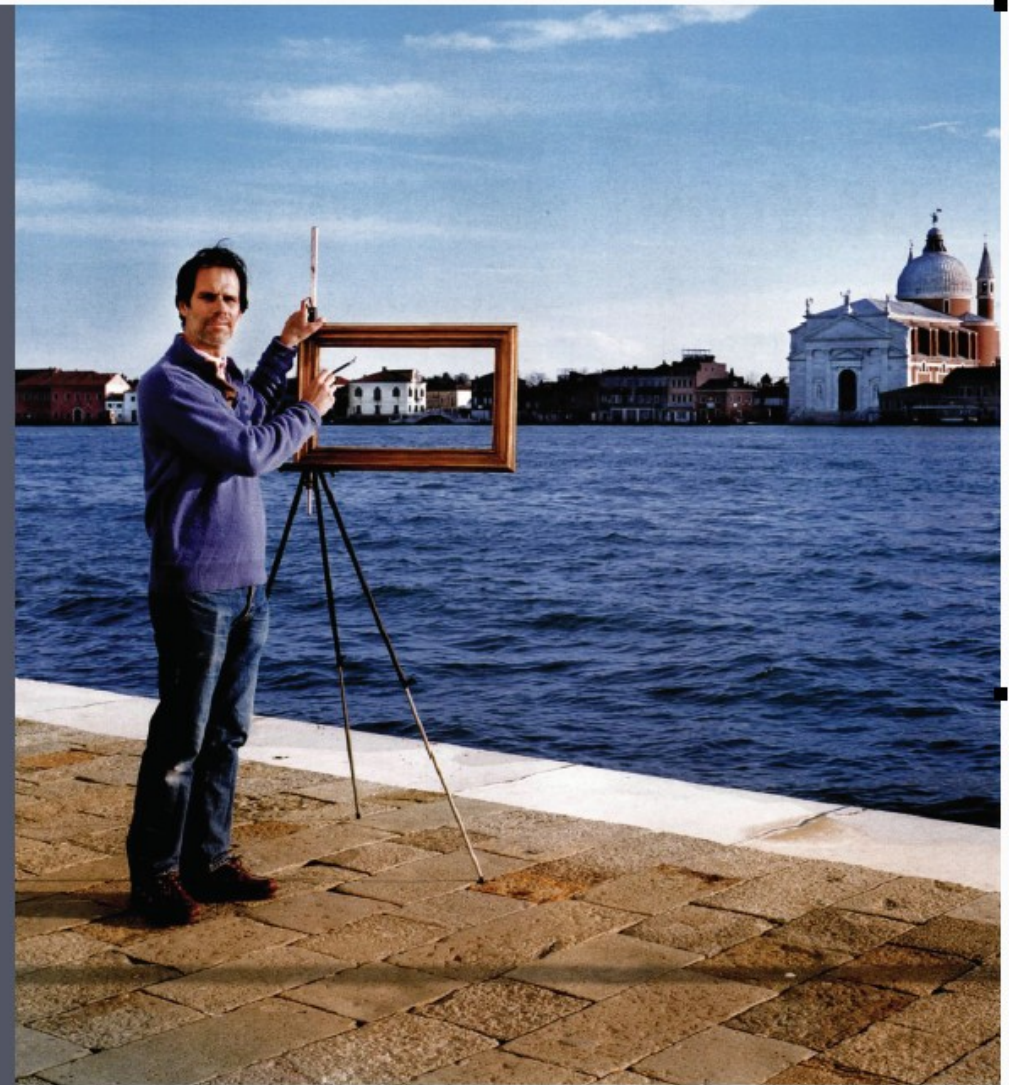
Mane Brandolini est devenue vénitienne par amour. Manée en 1987 au comte Brandolini d'Adda, cette flamboyante jeune femme découvre en 1991 les «goti», des gobelets anciens fabriqués avec les rebuts de verre. Elle

s'initie alors aux secrets des verriers sur l'île de Murano, «un monde alchimique». En 1995, elle lance sa production, Laguna B. Depuis, elle est devenue l'ambassadrice des verriers, artisans jusque-là malmenés par le «made in China». Ayant

retrouvé ses lettres de noblesse, le verre de Murano est exporté dans le monde entier. «Venise est une ville qui oblige à se chercher, à trouver sa place. Où plonger ses racines dans une cité qui est bâtie sur l'eau ?», reconnaît-elle avec humilité.



Photo: Marco Vignotto



## Ses ciels vénitiens voyagent à travers le monde

Venise ? C'est la matière même de ses toiles, aujourd'hui exposées dans les galeries de Paris, Madrid et New York. Lié à la cité par tradition familiale, Roger de Montebello, loin de l'abstraction ou d'un

art conceptuel, travaille «cette lumière unique, ce ciel liquide, cette architecture que les éléments, brouillard, marées, recomposent en permanence.» Pour lui, la capitale de la Vénétie n'est pas uniquement

une source d'inspiration. C'est un modèle de vie et une méditation philosophique. «Comme le village d'Astèrix, Venise entend résister au monde, à sa déshumanisation.» La cité des doges ne doit en

adopter ni les nuisances, ni les excès. «Elle est faite pour l'échange et la beauté, qui fut de tout temps sa politique.» Cette beauté rayonnante, le peintre l'exporte chez les collectionneurs du monde entier.

## La restauration du palais royal est son grand combat



Historien, citoyen de la ville, Jérôme Zieseniss est aussi président depuis 1999 du Comité français pour la sauvegarde de Venise (CFSV). A la tête du Comité, il se bat pour la restauration du seul palais royal néoclassique intact en Italie, le palais Corner, sur la place Saint-Marc. Cinq millions d'euros ont déjà été engagés. «Venise est une île dans le monde. Son équilibre entre l'architecture et la nature, la mer et le marbre, en fait un exemple unique d'équilibre qu'il faut sauvegarder.» Afin de consolider la présence française dans la cité des doges, le CFSV soutient aussi financièrement l'Alliance française et le théâtre de la Fenice.

► Mérieux, l'épouse du président des laboratoires lyonnais du même nom. Elle s'est installée à mi-temps dans la ville et vient «d'adopter» le boudoir de l'impératrice Sissi, dans l'aile Habsbourg du Palais royal. Adopter ? Délicate formule pour dire qu'elle a financé une partie des restaurations à hauteur de quelque trois cent mille euros.

«Grâce à ce projet, ma petite-fille pourra encore, lorsqu'elle aura mon âge, admirer les fresques du boudoir qu'avait choisies Sissi, explique-t-elle. Venise a ce don d'anoblir l'argent qu'on lui consacre.» Ce pouvoir d'alchimie, Jean-Jacques Aillagon, qui fut ministre de la Culture puis conseiller de François Pinault, l'avait tout autant vanté à

l'homme d'affaires. De son côté, le maire de Venise, Massimo Cacciari (remplacé depuis mars 2010 par Giorgio Orsoni), avait d'emblée saisi l'opportunité que pouvait offrir le créateur de l'empire PPR (Fnac, Christie's, Gucci, etc.). Il facilita l'opération pour qu'elle soit conclue rapidement. Du coup, dès 2006, Pinault ouvrit le palais Grassi, délaissé par le groupe automobile Fiat, et en 2009, avec fastes, la Pointe de la douane. Aujourd'hui, l'administration de ces établissements annonce près d'un million de visiteurs depuis les inaugurations. Même si les œuvres d'art très contemporaines qui y sont exposées ne font pas l'unanimité, l'opération est applaudie : elle a permis le



Cherwell - Basso

sauvetage de la Dogana, un monument emblématique, restauré par l'architecte japonais Tadao Ando pour un coût total de trente millions d'euros.

L'effet Pinault est majeur. Il a stimulé jusqu'à la Biennale, l'emblématique manifestation d'art international créée en 1895 mais qui, concurrencée par d'autres foires européennes plus à la mode, avait perdu de son rayonnement. L'été dernier, Paolo Baratta, directeur de l'institution, a installé les bureaux permanents de la Biennale au palais Giustinian, restauré pour la circonstance, et ouvert le Centre d'archives des arts contemporains. Comme dopé lui aussi par l'énergie et le savoir-faire de ces investisseurs privés. Du coup, un vent d'optimisme s'est mis à souffler sur la lagune. D'autant que d'autres ambassadeurs œuvraient déjà en parallèle. A l'exemple de Marie Brandolini. Cette Française, que les Vénitiens appellent avec affection Contessa vetraia (Comtesse verrière), a réinventé l'art du verre dans un atelier de Murano, et crée des collections d'objets décoratifs (notamment des «murine», des pièces multicolores) qui s'exportent jusqu'aux Etats-Unis. Venise, pour elle, ce fut d'abord une histoire d'amour. Elle y a épousé en 1987 l'héritier d'une des plus vieilles familles de la lagune, avant d'y



## Chez elle, la musique romantique est reine

Ancienne présidente des laboratoires UPSA, Nicole Bru a créé, en 2005, la fondation qui porte son nom, destinée à des actions de mécénat dans le domaine du patrimoine. Dans cet esprit, elle vient de restaurer à l'identique le palais Zane, construit en 1695 dans le quartier de San Stin, et y a installé un Centre d'études et de recherche sur la musique romantique française.

«Venise est une belle endormie qu'il fallait réveiller», affirme la mélomane, qui entend valoriser les œuvres méconnues de compositeurs célèbres et réhabiliter des figures peu jouées comme Hérold et Onslow. A l'automne et au printemps, le palais organise des festivals thématiques autour d'un compositeur, d'un instrument ou d'un genre musical du XIX<sup>e</sup> siècle.

connaître un deuxième coup de cœur : le verre. Dans son sillage, et malgré la crise affectant le secteur, artistes et designers développent des initiatives. La production est en voie de reconquérir du terrain sur le «made in China».

### Après les pigeons, les panneaux de pub ont failli envahir la place Saint-Marc

A l'évidence, jamais ces initiatives privées n'ont été aussi nécessaires à la ville, dans un pays où les investissements de l'Etat en matière de patrimoine (six cent millions d'euros annuels) ne couvrent que le dixième des besoins. Et si le tourisme génère beaucoup d'argent (1,5 milliard d'euros par an), la part rétrocédée à Venise ne suffit pas à pallier ses effets dévastateurs. Pour faire rentrer des fonds, le maire précédent, Massimo Cacciari, avait bien imaginé des solutions. Certaines avaient hérisse les Vénitiens, comme la transformation des façades des plus prestigieuses en panneaux publicitaires ! A la tête de la protestation, Jérôme Zieseniss a convaincu la municipalité de renoncer aux écrans géants sur la place Saint-Marc. Un comble, alors que la ville avait précédemment interdit les vendeurs de graines qui attireraient les pigeons, ces grands pollueurs. Une plaisanterie court les antichambres de ►

## Elle ressuscite le boudoir vénitien de Sissi

Vénitienne à mi-temps, épouse du P-DG des laboratoires Mérieux, Chantal Mérieux est membre du conseil d'administration du Comité français pour la sauvegarde de Venise.

Elle apporte une aide financière pour la restauration du palais royal, et notamment celle du boudoir d'Elisabeth de Wittelsbach, dite impératrice Sissi, auquel elle a consacré près de trois cent mille euros. Pour la mécène, restaurer Venise répond à un devoir de transmission, parce que le génie humain s'y est surpassé. Elle ajoute : «Cet endroit a un côté remueménages. Les solutions aux grands problèmes du monde d'aujourd'hui doivent être réfléchies ici. Parce que, à Venise, on ne peut pas penser de travers.»



Stefano Iannace



B. Pinault Photo: Luc Guéhen

## Ses deux musées privés sont résolument à la pointe de l'art

«Comme c'est excitant d'exposer les talents d'aujourd'hui dans la ville qui a vu naître les maîtres d'hier!» se réjouit Raimondo Ferraro, administrateur du palais Grassi. Les uns inspirent

en effet les autres. Charles Ray, un des artistes favoris de Pinault, affirme ainsi que sa statue «Boy with Frog» est une référence au «David» du florentin Donatello. Une formidable réussite

pour François Pinault (ici devant «Backyard», œuvre de Jeff Koons), le fondateur du groupe PPR (Pinault-Printemps-Redoute), qui cherchait des lieux de prestige pour exposer sa collection

de 2 000 œuvres contemporaines. Ce sera le palais Grassi en 2006 puis la Pointe de la douane en 2009. Venise l'a emporté sur Boulogne-Billancourt, initialement pressentie.

► Venise, où l'on murmure que pour chaque solution, l'administration est capable de trouver un problème. La boutade cache une réalité : seules les initiatives privées, grâce à leur cocktail d'énergie passionnée et de pragmatisme, sont en mesure de surmonter rapidement les imbroglios administratifs.

Et l'idée de confier la gestion de Venise à l'Unesco ne fait pas que des adeptes. «Ce serait une erreur, note Nicole Bru. La ville appartient aux Vénitiens et à leurs institutions. J'ai des doutes sur la capacité des bureaucraties à créer ou à sauver ce qui s'essouffle. Il faut des initiatives individuelles.» Inauguré à l'automne dernier, le casino Zane est né d'un désir personnel. L'ex-présidente des laboratoires UPSA, une des grandes fortunes de France, venait depuis longtemps avec son époux photographier la Sérénissime. Troublé par son délabrement, le couple s'était promis d'agir un jour. Celui-ci est arrivé en 2006, lorsque Nicole Bru a pu acheter le palais

Zane, construit en 1695. Le prix : huit millions d'euros, plus 4,5 millions de travaux pour le restaurer à l'identique et le transformer en centre de recherche et lieu de concert consacré à la musique romantique française. «On nous annonce depuis des années la mort de Venise. Pour ma part, je parie sur son avenir», s'exclame Roger de Montebello, l'un des derniers artistes à peindre la cité des doges comme Cézanne peignait la montagne Sainte-Victoire.

### Dans les salons, on croise un ancien ministre et des académiciens

Quelque trois mille Français résident en Vénétie. L'architecte Jean-Michel Wilmotte (qui a travaillé notamment sur le musée d'Art contemporain de Pékin) vient d'acquiescer 1 700 m<sup>2</sup> de bâtiments industriels dans le quartier de Cannaregio pour sa fondation. Parmi les derniers ralliés, des designers tel Philippe Starck ou l'influent galeriste Claude Bernard, dont le «salon», à

l'égal de la demeure de Jérôme Ziesenis, est un haut lieu d'échanges. Là, les académiciens Jean d'Ormesson et Pierre Rosenberg, ou Jean-Jacques Aillagon phosphorent sur l'avenir de la cité avec des personnalités locales telles que le charismatique Giandomenico Romanelli, directeur des musées de la ville.

C'est capital. Car, de l'avis des Vénitiens, la présence de ces Français apporte la touche internationale sans laquelle la cité sombrerait dans le provincialisme. Elle crée surtout un remarquable effet d'appel qui perpétue à sa façon la tradition des cent vingt doges qui se sont succédé du VII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle à la tête de ce qui était alors la puissante république de Venise. Tenus de pourvoir aux frais de leur fonction et d'offrir cinq banquets annuels, ces influents dirigeants n'engourdisaient-ils pas leur patrimoine pour maintenir son faste ? ■

Christiane Rancé